



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

si bien qu'il ne dit pas que c'est *sien*, mais que c'est *lui*. Son corps et lui ne font qu'un. — Quant au portrait moral, c'est-à-dire son caractère, il se dégage de la considération de sa conduite habituelle, de ses « premiers mouvements », de ses réactions coutumières. Et qui peut ici échapper à l'illusion ?

Mais l'individu ne fait pas que concevoir ce qu'il *fut* et ce qu'il *est*, il suppose encore ce qu'il *peut* et ce qu'il *vaut*. Il imagine sa puissance physique, intellectuelle et morale. Et c'est sur ce sentiment qu'il se fonde pour s'engager dans l'action. Ce sentiment du « pouvoir-faire » résulte, sans doute, de cette sensation de plénitude, d'aisance, par laquelle se traduit la santé ; mais il se dégage aussi, à la façon d'un jugement global, du long tableau des réussites et échecs personnels sur les divers terrains. Si cette notion est l'élément le plus utile de l'idée du moi, il en est incontestablement le plus faillible. Qui de nous peut dire exactement ce dont il est capable ? Combien se sont abusés, qui s'étaient crus beaux, forts et bons !

## CHAPITRE VII

### La pensée personnelle

I. — Rien ne ressemble moins à une personne que l'inerte statue par laquelle Condillac s'avisa de figurer le nouveau-né. Ce morceau de marbre, qui n'a en lui aucun élan, et derrière lui aucun passé, est le type même de l'entière passivité et de l'indifférence radicale. Susceptible peut-être de tout recevoir, il est incapable de produire quoi que ce soit. La sensibilité, dont magiquement on le dote, ne lui saurait infuser l'énergie et le pouvoir d'initiative. La pensée qu'on lui imagine n'est donc pas proprement son œuvre, mais une construction s'effectuant d'elle-même sur lui, et à laquelle il assiste. Les attaques du monde le criblent de sensations, nous dit-on ; et celles-ci spontanément se rapprochent, s'apparentent, se soudent et s'édifient en connaissances ! La statue n'a été que le lieu et l'occasion de leur travail ; l'unique auteur de leur assemblage, ce furent elles. Se seraient-elles produites sur n'importe quel autre point de l'Univers, ces mêmes attaques s'y seraient d'elles-mêmes agencées en une science identique. Le savoir est donc

une concrétion anonyme se réalisant ici de la même manière que là !

Le démenti de l'expérience aurait dû ouvrir les yeux des Condillaciens sur l'erreur de leur postulat initial. Il n'en fut rien. Sous le nom d'Associationnisme le sensualisme se renouvela et prit un nouvel essor. Il se fit fort d'établir le détail de l'engrenage automatique des sensations. « Mécanique mentale », a-t-on dit tout d'abord<sup>1</sup> ; « chimie mentale », rectifièrent les suivants<sup>2</sup>. Un siècle entier s'est employé à chercher à ce faux problème une solution ; et nos Manuels actuels n'en sont pas encore totalement dégagés. Que nous dit-on ? (Je pense ici à Th. Reid et à Dugald-Stewart.)

« Une partie de construction se joue dans l'esprit. Sans cesse des pièces nouvelles viennent se poser sur lui, pour s'y agglutiner et s'y souder. Or, ces pièces sont de deux sortes, auxquelles correspondent deux types d'assemblages. Les premières se constitueront en associations logiques, les autres en associations fortuites. Les premières apportent avec elles des structures qui, se trouvant complémentaires, font qu'elles se rapprochent les unes des autres pour s'ajuster. Des crochets et des œillets qui se rencontrent ne peuvent que s'adapter pour former des couples cohérents. Qu'il y ait donc entre les idées qui surviennent quelque rapport de cause à effet, de fin à moyen, de partie à tout, de principe à conséquence..., ces pièces, manifestement faites l'une pour l'autre, s'attirent

1. Comte.

2. Stuart-Mill.

fatalement pour s'unir indissolublement. Et voilà toute la manœuvre de la science ! — Mais il est d'autres pièces, n'ayant entre elles aucune parenté, et que l'occasion seule a juxtaposées. Celles-là, c'est par leur dehors qu'elles se soudent, en raison de leur seul voisinage. Imaginez qu'au lieu d'œillets et de crochets tombent des sucres d'orge. Pour peu qu'ils ne soient pas strictement secs, ils adhéreront les uns aux autres. Ici c'est un blocage qui se fait, au lieu d'une construction. Que le hasard ait présenté simultanément à l'esprit deux faits indépendants, ou qu'il les lui ait présentés immédiatement l'un après l'autre, la seule contiguïté suffit à en rendre les souvenirs à jamais inséparables. C'est là, à côté de la science, qu'on pourrait dire identique chez tous, l'expérience propre à chacun. »

On a peine à croire qu'une conception aussi simpliste ait pu berner tant de chercheurs. Une seule chose le peut expliquer : le besoin qui hante tant d'esprits d'appliquer partout les méthodes de la physique, et de n'estimer établi que ce qui s'exprime en images et se formule en équations. Entre les faits et leur regard, ces psychologues improvisés interposent à leur insu leurs habitudes « d'observateurs de choses », qui leur masquent l'originalité de l'objet de leur examen. Placés devant l'esprit, de tels analystes ne peuvent qu'échouer.

Comment n'avoir pas vu l'absurdité des conséquences de l'associationnisme ? Lui aussi réduit l'homme à l'automate, qui reçoit sans broncher les

attaques des choses, et qui assiste en patient au rapprochement et à la « mise en file » de leurs représentations. Qu'en suivrait-il ? Que (si l'on met à part les associations fortuites qui sont nécessairement individuelles), tous les hommes devraient avoir les mêmes associations, — que la science se construirait d'elle-même en chacun, sans qu'il ait à la chercher, — et enfin que, les files mentales étant immuablement établies, les souvenirs ne surgiraient jamais que dans le même ordre. — Or, chacune de ces assertions est démentie par l'expérience. Il s'en faut d'abord que les mêmes tableaux suggèrent à tous les hommes les mêmes pensées ; — en second lieu les rapports logiques des idées s'établissent si peu d'eux-mêmes que nous en ignorons la plus grande part, et que, pour beaucoup d'entre eux, nous nous trompons ; — enfin, pour ce qui est du retour des souvenirs, il n'est pas (fort heureusement), le déroulement réitéré de défilés immuables nous interdisant toute invention.

Cette psychologie est radicalement fautive. L'assimilation qu'elle fait des idées à des pièces toutes faites tombant inopinément sur l'esprit est une naïve et lourde méprise. Les idées ne sont pas des choses, mais des *actes* ; et ces actes ne sont pas les attaques du dehors, mais les réactions que leur oppose l'esprit. C'est lui qui les produit ; et elles ne sont rien autre, en somme, que ses multiples *positions*. Enlevez l'énergie de réplique, et l'esprit, ne ripostant à aucun heurt, n'aurait pas plus de sensations et d'idées que la tôle incessamment martelée. Ce ne sont pas les corps

qui constituent la connaissance, ce sont les pensées que fournit l'esprit à leur propos. Le moi est tout autre chose qu'un rendez-vous de figurines ; et Taine s'est lourdement trompé en le définissant un « *polyptier d'images* »<sup>1</sup>. Les images (si l'on tient à donner aux premiers éléments des représentations ce nom équivoque) ne tombent pas sur l'esprit comme des pellicules ; elles jaillissent de lui comme des actes se stabilisant en postures conscientes. L'esprit est *source* et non concrétion, de pensées. Ce ne sont pas celles-ci qui s'assemblent pour le constituer ; c'est lui qui les crée et les élabore.

II. — Il est un autre type de théorie qui dénie à la pensée son caractère personnel ; c'est celle qui imagine en tous les hommes un mécanisme identique, confectonnant la connaissance d'une façon fatale et par conséquent uniforme. L'esprit n'est plus présenté comme le terrain nu sur lequel les données du dehors viennent s'accoler au hasard ou s'articuler d'après les convenances qu'elles portent en elles ; on reconnaît que ces données sont inertes ; mais on ajoute qu'à peine posées, elles sont happées, triées, ordonnées par un système de rouages que leur contact a automatiquement déclenché. Ce classeur automatique, c'est la Raison, « système de formes et catégories » qui jouent d'elles-mêmes, se saisissant spontanément des sensations et les construisant en impeccable science. Tra-

1. Taine, *De l'Intelligence*, liv. II, ch. I-VI, cf. Condillac. « Son moi [de la statue] n'est que la collection des sensations qu'elle éprouve, et de celle que la mémoire lui rappelle. » [*Traité des Sensations*, I, 6.]

vail merveilleux d'assemblage, auquel, sans doute, l'individu assiste, mais qu'il subit, et qu'on ne pourrait dire *son* œuvre. La science s'échafaude en lui comme elle le fait en son voisin, car l'un et l'autre n'y sont pour rien. La logique est une force impersonnelle, qui partout où elle s'exerce impose ses inflexibles formules. Les esprits individuels ne sont que les multiples lieux où elle effectue son œuvre unique. L'ignorance n'a qu'une explication, la paresse ; et l'erreur est le fait de la maladie ou de la mauvaise foi ! Si l'on ne possède pas la Vérité, c'est qu'on a négligé de faire jouer en soi la machine qui la produit, — ou qu'on l'a reçue détraquée, — ou qu'on s'est refusé à reconnaître son œuvre ! Car chez tous les esprits sincères la pensée doit être unanime !

Ici encore l'opposition est flagrante entre les faits et la théorie. Personnelles, hésitantes, changeantes même, voilà (jusque chez les plus sincères) ce que sont nos pensées. Elles ne sont donc pas la « mouture » d'une machine rigide, indifférente et d'un type unique, mais les innombrables positions d'énergies inquiètes, émotives, impatientes, tirillées, n'ayant de commun entre elles que les très grandes lignes. Non seulement les données externes ne trouvent pas en nous tous un « moule » identique leur imposant partout la même forme ; mais ce qui les reçoit est tout autre chose qu'un moule, n'opposant à la matière qui l'emplit que la passivité de ses contours, c'est une réaction complexe et véhémence, où se marque l'originalité de toute une vie. La connaissance est une *prise* et non une *réception*.

Voilà pourquoi elle se révèle individuelle, inégale, tâtonnante (dramatique parfois) et faillible.

Seuls peuvent s'y méprendre les « psychologues-algébristes », j'entends par là ceux qui voient dans la logique formelle, non pas le schéma d'une méthode proposée après coup à la pensée, mais le mouvement unique et spontané de la pensée même. Ils sont de ceux pour qui les mouvements naturels de l'homme ne sauraient être que les exercices d'assouplissement que le caporal instructeur enseigne aux jeunes recrues ! C'est mettre l'artificiel à la place du naturel. De même que l'enfant n'a pas attendu les leçons de gymnastique pour courir, sauter, grimper, escalader et se battre, il n'a pas attendu celles du logicien pour remarquer, juger, généraliser, contredire, prouver et expliquer. Sans doute, il s'est cent fois mépris dans son raisonnement, comme il a cent fois échoué dans sa marche ou son effort de prise ! Mais n'est-ce pas précisément la preuve que, dans l'un et l'autre cas, ce qui manœuvrait en lui n'était pas une rigide et impeccable machine, mais une énergie plastique, tâtonnante, ayant ses richesses propres, ses faiblesses propres, bref ses singularités ?

Qu'on suive le développement de la pensée de l'enfant (j'entends celle qu'il a effectivement vécue, et non la formule qu'on lui a dictée), on verra qu'en chacune de ses phases elle demeure marquée de cet indice personnel qui fait qu'elle n'est exactement celle d'aucun autre.

Dans la *sensation* déjà éclate la différence. Subirions-

nous tous de la part des mêmes objets des attaques identiques, que déjà nos réactions organiques (et ce sont celles-là qu'en réalité nous sentons), n'en seraient pas moins différentes. Nos systèmes nerveux d'abord ne se ressemblent qu'en gros : dans le détail ils varient d'un individu à un autre. Du point de vue affectif, le fait est indiscutable : les couleurs, saveurs, odeurs, bruits, contacts qui charment mon voisin peuvent m'être désagréables. Et du point de vue cognitif l'écart n'est pas moins marqué : inégalité de degré, si votre odorat est plus subtil que le mien, et votre ouïe plus fine que la mienne ; inégalité d'objets, puisque le daltoniste connaît moins de couleurs que moi. D'infimes variations de structure expliquent ici les différences. — Mais une raison d'un autre ordre vient s'y ajouter : l'état si variable de l'éveil physiologique et mental, qui rend très inégales l'intensité, la rapidité, la netteté des réflexes eux-mêmes. Le distrait et l'apathique ne réagissent pas aux excitations aussi promptement et aussi adéquatement que l'attentif et l'inquiet. Leur tension, relâchée, ne fournit que des ripostes faibles et vagues, s'accusant à peine à la conscience, et demeurant donc inaperçues.

Plus accentuées encore sont les différences lorsqu'il s'agit de ces représentations des objets, que nous nommons proprement nos *perceptions*. Ce sont là, en effet, de véritables « *compositions* », où l'apport de l'esprit se révèle beaucoup plus considérable. Mon acuité visuelle a beau égaler la leur, je ne percevrai pas un navire pointant à l'horizon, ou un avion s'éloi-

gnant dans l'azur, avec la même netteté et la même assurance que le matelot ou l'aviateur, dont les regards sont chargés d'habitudes et de souvenirs appropriés. J'improvise alors qu'ils reconnaissent. C'est la spécialisation de leur mémoire qui rend leur perception plus parfaite que la mienne. — Mais, ici encore, c'est dans l'attention qu'il nous faut chercher la raison principale de l'inégalité et de la variété de nos perceptions. Deux exemples l'établiront. Dans une même loge de l'Opéra quatre personnes ont devant elles la même scène et le même parterre. Nous disons donc qu'elles voient et entendent les mêmes choses. Prenons garde. Sont-ce bien les mêmes détails que toutes regardent et écoutent ? Certainement non. Leurs attentions, fixées sur des points différents, font que pour chacune d'elles les objets « de premier plan » ne sont pas tout à fait les mêmes que pour les trois autres. La variété des intérêts entraîne ici la variété des perceptions. — Tout en devisant, un petit groupe d'amis parcourt un de nos boulevards. Le soir venu, demandez à chacun d'eux ce qu'il a vu au cours de cette promenade commune. Il vous dira évidemment ce qu'il en aura retenu, c'est-à-dire ce qui l'a frappé, et, à quelque degré, intéressé. L'un aura remarqué les voitures ; l'autre, les costumes ; un troisième les étalages ; un quatrième, les affiches ou les passants. Dans le même défilé d'images, chacun a donc cueilli spontanément ce qui répondait à sa curiosité et est demeuré « fermé » à tout le reste. Et voilà ce qui explique que nous ayons chacun un stock personnel de connaissances

et que nos expériences soient différentes. Nous ne portons pas tous les mêmes orientations d'attention. Inquiets de choses différentes, nous percevons chacun ce qui nous intrigue, et nous n'avons pour le reste que le regard distrait qui ne fixe et ne retient rien.

Mais notre pensée est bien autre chose que la représentation (ou le simple souvenir) des choses et des gens ; elle est surtout le *jugement* que nous portons sur eux, l'estimation que nous en faisons. Et ici nous sommes en pleine discorde. « Tot capita, tot sensus ! » du moins sur le plus grand nombre des sujets. Pourquoi ? Parce que juger les personnes ou les choses, c'est se produire soi-même à leur propos. Et c'est là surtout que se trahit l'originalité de chacun. Nos jugements sur les êtres (personnages, objets, pays, occupations) dépendent moins de ce que nous savons d'eux, que de la façon dont nous les éprouvons et ressentons. Rien ne ressemble moins au jugement tel que le présentent les logiciens (cette placide et fatale aperception de l'attribut dans la compréhension du sujet) que le jugement tel qu'en fait nous l'élaborons. Son facteur principal n'est pas notre raison, mais notre sensibilité, notre volonté, notre caractère. Si les erreurs foisonnent, et si l'unanimité ne se rencontre pour ainsi dire jamais, la raison n'en est pas ailleurs. — Nos idées, en effet, sont tout autre chose que ce que les présente une psychologie paresseuse, qui leur prête naïvement la simplicité, la fixité, l'inertie et l'impersonnalité des mots. Elles nous sont beaucoup plus personnelles que nos perceptions et images, vu

qu'elles ne sont rien autre que les systématisations (plus ou moins riches et cohérentes) de nos expériences cognitives et affectives à l'endroit des choses. Les objets sont bien les mêmes ; les noms qui les désignent le sont aussi ; mais les idées que s'en font les esprits sont inégales, diverses et parfois opposées. L'objet est l'occasion ; le mot, le cadre ; mais tout le contenu de l'idée est fourni par l'esprit, puisqu'il ne saurait être que de la pensée. Bossuet, Rousseau, Voltaire, Zola... pour nous tous ces quatre mots ont bien trait aux quatre mêmes personnages ; mais ce qu'ils éveillent de notionnel et d'émotionnel en nous tous est extrêmement différent. Alors que les mots sont équivalents, les idées ne le sont plus. Chez l'un elles auront un contenu copieux ; chez l'autre elles ne renferment qu'une vague notice ; chez celui-ci elles éveillent la sympathie, l'admiration ; chez celui-là l'ennui ou la répulsion. C'est Bossuet ou Voltaire, sans doute, mais vus, sentis, pensés, jugés et mesurés par Tel ou Tel. Et qui ne sait à quel point en tout portrait transparaît l'âme de l'auteur ? Rien d'étonnant dès lors si nos jugements ne sont qu'exceptionnellement unanimes : les idées (qui en sont les pièces) ne coïncident que sur de très rares objets. Tout homme a sa façon propre de juger, parce qu'il a sa façon propre de sentir et de vouloir. Le « foncier » en lui, ce n'est pas, en effet, la raison, mais le désir et l'affectivité qui en dérive ; l'intelligence n'est qu'un mécanisme acquis, un moyen de réussite que sa volonté a imaginé et que l'usage a quasi-automatisé. Notre pensée s'élabore

obscurément au plus profond de nous-même, au sein de notre expérience la plus intime, et ce n'est qu'en s'achevant qu'elle s'illumine, se revêt tant bien que mal des étiquettes fournies par le langage, et se coule en ces filières schématiques que sont nos propositions et raisonnements.

Mais ce caractère personnel de nos pensées ne se manifeste pas seulement dans ces estimations pratiques des choses et des gens, qui remplissent nos démarches quotidiennes, il se trahit tout autant dans le jugement global que nous portons sur l'existence : optimisme, fatalisme, pessimisme, indifférentisme. Au travers de notre sentence, c'est surtout nous que nous exprimons. — Du métaphysicien lui-même nous dirons la même chose. Celui-ci, sans doute, a réussi à se placer à un point de vision, duquel il embrasse l'ensemble de la Nature, qu'il schématise en quelques traits. Mais ce point de vue, c'est son être entier qui le lui a suggéré. Son système, c'est l'Univers construit et senti par lui. Nul autre penseur ne pourra se placer exactement au même point, éprouver la même vibration, composer le même poème. Tout philosophe n'a qu'une idée ; et celle-ci (qui fait l'unité de son œuvre) se dégage, non seulement de son érudition, mais surtout de sa réaction personnelle à cette érudition. Elle exprime d'un seul mot la façon dont il ressent l'existence... ou, du moins, dont il la postule.

III. — Cette remarque nous amène à dénoncer une troisième erreur : la conception de la Vérité comme une chose toute faite et de la Science comme une

réalité située hors de l'esprit, et que celui-ci n'aurait donc qu'à fixer du regard et à cueillir : vaste tableau, dont les plus doués embrassent de larges portions, alors que les autres n'en saisissent que d'infimes parcelles ! Ici encore la pensée ne peut être qu'enregistrement. Si le savoir des individus varie, ce ne saurait être qu'en amplitude. L'envergure seule établit une différence entre les esprits.

Est-il nécessaire de souligner l'illusion du point de départ ? Qui ne s'aperçoit que ce qui existe hors de l'esprit, ce sont des *réalités*, alors que la vérité ne s'entend jamais que d'une pensée correcte, d'un jugement adéquat, d'une vision exacte, d'une estimation juste de ces réalités ? La vérité n'est pas chose, mais *valeur*,... et valeur de pensée. Dire qu'on la contemple pour l'intégrer en soi n'a aucun sens.

Mais peut-être sous le nom de Vérité entend-on la Science humaine, c'est-à-dire une pensée déjà éprouvée et formulée, à laquelle l'individu n'aurait qu'à s'ouvrir ? Cette réalité humaine, des maîtres la professent, des livres la fixent : à chacun d'y puiser et d'en prendre le plus possible ! D'ailleurs, ajoute-t-on, il s'en imbibera malgré lui. Car la Science est une des formes de la pensée commune : elle s'infiltré dans l'individu à son insu, elle le moule sur elle en lui infusant malgré lui les « représentations collectives ». On reconnaît à ce jargon la thèse sociologiste : inertie et passivité absolue de l'individu en face de l'action informatrice du « groupe », seul créateur ! Nous ne nous attarderons pas à chercher à comprendre com-

ment peut bien penser un groupe, si aucun de ses membres ne pense ; nous demanderons plutôt si une pensée subie inconsciemment et inculquée en un esprit sans sa participation, est vraiment une pensée. N'est-ce pas seulement dressage et suggestion ?

Qu'il y ait dans cette affirmation des « Sociologues », une part de vérité, nous le reconnaissons. Chez certains esprits le nombre est considérable des opinions admises sans contrôle, des jugements adoptés par mimétisme, des connaissances qui se réduisent à des formules lues ou entendues. Nul homme cependant n'est un complet perroquet. Aux croyances ambiantes, aux doctrines enseignées, aux opinions prônées, la réaction du plus humble n'est pas totalement nulle. S'il ne peut à lui seul élaborer quelque pensée, il choisit, du moins, parmi celles qu'il entend ; et par cette préférence même se trahit quelque chose de lui. Le plus malléable et le plus benêt des hommes est encore un « être pensant ».

En fait, chacun de nous possède, plus ou moins grande, sa science personnelle qui provient de ce qu'il est, autant que des apports de son ambiance.

La première note personnelle qu'il y mêle, c'est sa *curiosité*. Elle varie en direction et en degré d'un individu à un autre. Ce ne sont pas (tant s'en faut !) les mêmes choses qui nous intéressent tous : chacun de nous a les questions qui l'intriguent, les problèmes qu'il se pose, mais aussi les innombrables sujets qui ne le touchent pas. Nos connaissances respectives ne se construiront donc pas autour des mêmes axes

d'attention : nous sommes tous, à quelque degré, des « *spécialisés* », ayant presque nos compétences propres. Eussions-nous reçu le même enseignement, nous n'en n'aurions pas moins effectué cette sélection instinctive qui grave en nous l'intéressant et néglige l'insignifiant. — Mais qui ne sait aussi combien les mêmes curiosités peuvent être inégales ? Chez l'un elle est l'avidité insatiable lançant l'esprit en une perpétuelle recherche ; chez l'autre elle est l'attente paresseuse, le souhait (et non la conquête) de la réponse. Chez celui-ci la science trouve pour la servir une mémoire prompt et fidèle ; chez celui-là elle est lente et incertaine. Tel est crédule ; tel autre, méfiant ; celui-ci exige la méticuleuse exactitude, celui-là se contente de l'à peu près ; tandis que l'un s'attache aux singularités des êtres et des faits, l'autre spontanément les généralise et les fonde en une vue d'ensemble ; celui-ci retient surtout les ressemblances, celui-là est sensible avant tout aux oppositions ; il en est qui se meuvent aisément dans l'abstrait, alors que d'autres ne peuvent quitter le sensible et le particulier... ; autant de *tournures d'esprit* qui rendent forcément divers le contenu, l'amplitude et la valeur de ces synthèses mentales que sont nos connaissances à chacun.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Si au travers des générations s'élabore lentement parmi nous une Science collective, qu'on peut dire *une* parce qu'elle est anonyme, celle qui se trouve *minuscule* en chacun de nous n'a nulle part son double exact, parce qu'elle est pour une bonne part son reflet et le fruit de sa vie.